

*La radio c'est comme la lutte (et l'amour) :
une affaire de transmission*

Chaque matin avant de partir à l'usine, Maurice passait une bonne demi-heure dans la salle de bains. Mon grand-père était un homme méticuleux. Pendant ce temps, son épouse Louise faisait le pied de grue derrière la porte, ruminant à voix basse : « ...autant de temps pour enfiler un bleu... personne ne pourrait croire une chose pareille... et tout ça pour aller se dégueulasser à l'usine... »

Sa patience usée, elle s'agaçait à voix haute : « Tu n'as pas bientôt fini ? » Puis elle donnait un coup de pied très sec dans la porte. La chienne Bichette libérait un aboiement rauque qui couvrait la gueulante de Maurice : « Qu'est-ce tu veux encore?... Tu vois bien que j'ai pas fini ma toilette... »

Le son de sa voix emplissait la pièce contiguë, la cuisine, où je demeurais le nez plongé dans mon bol de chocolat au lait, le regard discrètement tourné vers la scène. S'ensuivait un long silence, car Louise n'avait rien de particulier à faire dans la salle de bains, sinon d'en chasser son époux au plus vite.

C'était là un rituel entre eux, effectif dès le saut du lit, comme s'il s'était agi de mettre le délégué syndical en état de préchauffage avant de retrouver les camarades à l'usine.

Qu'un ouvrier demeure aussi longtemps dans une pièce où elle-même, ancienne propriétaire de l'épicerie de l'Ardoise, ne passait pas plus de quelques secondes, dépassait son entendement.

La toilette de Louise était des plus sommaires. Sans prendre le soin de fermer la porte, elle se jetait sous les aisselles une rasade d'une eau distillée près du Mont Saint-Michel, tout en prenant garde de ne pas toucher ses avant-bras, toujours couverts de croûtes, fruits de ses jeux passionnés avec les bêtes de la maisonnée. Puis elle écrasait ses cheveux avec le plat de la main pour tenter d'en maîtriser le volume.

« Et en plus il est chauve... mais bon sang qu'est-ce qu'il peut bien faire durant tout ce temps... »

Quand les coups redoublaient dans la porte, Maurice, las d'être empêché dans ses ablutions, tonnait : « On n'est pas sourds !... »

Lorsqu'il se mettait en colère – ce qui n'était pas rare, il

employait la troisième personne du singulier, comme si le syndicaliste parlait au nom de l'ensemble du monde ouvrier. Un renfort langagier qui n'intimidait pas son épouse.

L'usine l'avait rendu sourd comme un pilier d'église. Mais par coquetterie aussi bien que conviction politique, Maurice mettait un point d'honneur à se montrer toujours à l'écoute. Personne n'était dupe. Il n'y avait qu'à entendre le son du transistor, hurlant tout son soûl dans la salle de bains : L'ARMÉE ISRAËLIENNE A ENVAHI LE SUD LIBAN DANS LA NUIT... Ce à quoi Louise rétorquait : « Moins fort!... nous non plus on n'est pas sourds... »

C'était comme un orchestre où chacun aurait joué sa propre partition. Ou un dialogue de sourds dont le fondement serait : pour bien s'entendre il faut y mettre le volume nécessaire et de la conviction. Je mis du temps pour déceler dans cette communication sauvage une forme d'harmonie. Sans parler de *syndrome de la salle de bains*, elle allait avoir une influence directe sur ma conception du dialogue, politique et amoureux.

Mais là où ma mémoire est la plus vive, c'est au sujet des échanges que mon grand-père entretenait dans la salle de bains avec son poste de radio. Un temps dont Louise ne comprit jamais l'importance et qui était moins l'occasion pour le délégué syndical de lustrer son corps que de réviser ses mots d'ordre. D'ailleurs, les souvenirs que j'ai conservés

des informations données par le transistor ne sont pas classés par ordre d'importance pour l'avenir du monde, mais suivant le degré de colère que leur annonce souleva chez mon grand-père.

Ainsi, j'ai conservé tous les détails de l'enlèvement d'Aldo Moro par les Brigades rouges, tout comme ceux liés à la mort de Paul VI et de son successeur, Jean-Paul I^{er}. « Un beau fumier en moins! », avait commenté Maurice à la disparition de ce dernier. Je trouvais son jugement hâtif. Le saint homme avait refroidi après seulement trente-trois jours de pontificat. « Et ils vont nous faire ch... avec lui pendant au moins deux semaines... » Sur ce point, il n'avait pas tort. Un tel ratio frôlait le bourrage de crâne.

Cette année 1978 fut qualifiée d'« exceptionnelle » par Maurice, deux papes et un social-démocrate ayant trépassé en l'espace de quelques mois.

J'avais six ans. J'étais innocent. J'ignorais le mal que ces hommes faisaient à « ceux de notre condition ».

Bien que privé de télévision, du pouvoir démystificateur de ses images, j'ai « vu » le corps criblé de balles d'Aldo Moro gisant sur le trottoir sale d'une rue de Rome. Qui était-il cet Aldo? Un acteur célèbre, un mafioso?... Je n'osai le demander à Maurice. J'ai vu aussi, plus nettement encore, le visage blanc de Paul VI que le pourpre de sa cape de soie rendait plus blême. Il était le plus anticomuniste primaire des trois trépassés. Comment oublier l'annonce de sa mort? Car c'est à cette occasion que je découvris le

corps nu de mon grand-père, soucieux de nous communiquer la nouvelle au plus vite (mais comment aurions-nous pu y échapper compte tenu du volume de la radio?). Il jaillit de la salle de bains tel un possédé, sans prendre le soin de ficeler sa serviette autour de sa taille. Elle glissa le long de ses cuisses et son anatomie me fut entièrement révélée... Son torse glabre, herculéen, tanné par la chaleur irradiante de la forge, était entièrement cramoisi. Je mesurai l'envergure du corps ouvrier, mieux que lorsque nous nous bagarriions fraternellement dans son lit au bois verni de palissandre.

Soumise aux seuls auspices du son du transistor depuis la disparition brutale du téléviseur, la vie chez mes grands-parents s'en trouvait plus sereine. La télévision avait été le véritable souffre-douleur de Maurice. Il avait fallu attendre ce jour de l'été 1974 où, dans un geste cathartique, il avait projeté un buste de Vladimir Ilitch (reproduction au 1/8^e) en direction du cul-de-jatte de l'ORTF, Roger Gicquel. Le journaliste n'avait pas dit un mot du Congrès Extraordinaire du Parti, puis il avait pris fait et cause pour le Parti socialiste à un moment sensible de l'Union de la gauche. Le Programme commun commençait à battre de l'aile. Il restait vingt-quatre mois de traites à payer sur le téléviseur...

Depuis ce coup d'éclat, l'arme du délit ne se lassait pas de me tourmenter. Le buste trônait sur le cadre du poste

de télévision, vide d'écran, dont Louise se servait comme d'un meuble de rangement. (Elle y avait glissé un panier en osier où elle rangeait ses aiguilles à tricoter, ses pelotes de laine et quelques « patrons ».)

« Râblé, robuste, avec un crâne socratique et les yeux omnivoyants d'un homme fort madré », il était tel que Gorki l'a décrit dans son *Lénine*. Le buste en acier inoxydable avait été forgé par les gars du syndicat d'après le masque mortuaire du dirigeant soviétique. Maurice l'avait reçu à l'occasion de ses trente années d'adhésion au Parti. À la place des yeux, les sidérurgistes avaient laissé deux trous noirs, aux fonds abyssaux. « Ces trous symbolisent les deux balles reçues par le camarade lors de l'attentat réactionnaire de 1918 », me dit Maurice lorsque, à bon droit d'enfant, je m'inquiétais des conséquences de son regard sur mon appétit.

Ce fut là mon premier contact avec le socialisme réel.

À l'Ardoise, l'offre radiophonique était limitée. Nous ne disposions que d'une chaîne, Radio Luxembourg, la seule que l'on captait. La puissance de son émetteur lui permettait d'atteindre, disait-on, les côtes anglaises. La station était aux mains d'un patron de presse du Nord ayant fait fortune dans le textile. Il avait remodelé les programmes, délaissant l'information pour le divertissement. « Si j'étais président de la République, prophétisait Maurice, j'interdirais au patronat de diriger une radio ou un journal! »

Cela ne l'empêchait pas de siffloter le générique des émissions, et même d'y « participer ». Il avait quitté l'école à quatorze ans à cause de la guerre, mais sa culture historique écrasait celle de bien des concurrents. Ces jeux radiophoniques constituaient un moment de détente pour l'ouvrier, avant qu'il n'aille s'engouffrer dans le ventre de l'aciérie.

Depuis l'édification de la *cathédrale*, dont la fonction était d'abriter le nouveau réacteur de la fonte au chrome, la charge radioélectrique de l'usine avait redoublé. Un parasitage si puissant que Maurice devait déployer des trésors d'ingéniosité pour disposer d'une bribe de signal. Le délégué syndical s'était farouchement battu pour la construction de ce four, outil de développement industriel et vecteur d'emplois. Il n'avait pas pris en compte les dommages collatéraux d'un tel acquis, où le progrès social vient ébranler le pluralisme médiatique...

Par le fenestron de la salle de bains – il le gardait ouvert pour améliorer, pensait-il, le passage des ondes – je le voyais s'agiter autour de son Radiola SV647 à antenne télescopique, qu'il pliait et déliait tout en la faisant tourner dans le sens des aiguilles d'une montre, comme pour en accroître la force magnétique. À l'aide de sa main libre, il manipulait le bouton de syntonisation dans tous les sens. Il proférait aussi des injures, englouties par l'écho de l'intermodulation. Un souffle cosmique s'échappait du poste. Des voix émergeaient, se chevauchant les unes les autres. Ces bribes d'expressions, plus vaines que des SOS,

excitaient mon imaginaire. Louise, en commissaire énergique des nuisances sonores, y mêlait son grain de voix rugueux : « Mets moins fort bon sang ! Tu vois bien qu'il y a rien qui passe... y'a trop de mistral... » J'admirais le caractère obstiné de mon grand-père. « Putain de *cathédrale...* »

Bâti au bord du Rhône, le village de l'Ardoise se situe à une soixantaine de kilomètres de la Méditerranée. Si le mistral s'y invite quotidiennement, le vent de la mer s'y essouffle parfois. Ces jours bénis, marqués par des relents d'embruns et de sardines, c'était comme si nous quittions la rive occidentale du Rhône. Le transistor de Maurice, calé sur les grandes ondes, diffusait des dialectes arabes et des mélopées sardes. Sans en avoir tout à fait conscience, il lui était offert de découvrir la musique gnaoua et le *Cantu a tenore*. Cette musique exotique attirait mon oreille. Je lui demandais, pour un instant au moins, de cesser d'agiter la molette. Mais pour l'ouïe difficile de Maurice, il ne pouvait s'agir que de l'enchevêtrement des voix des contremâtres de l'usine, brillant des ordres dans leurs talkies-walkies.

La confusion radiophonique qui régnait dans la maison de l'impasse du Rhône exacerbait la colère de Louise et Maurice dut se séparer de son Radiola, jugé trop archaïque. Il se porta acquéreur d'un modèle équipé de la modulation de fréquence et proposa l'ancien à son fils, qui

le refusa. Claude s'était offert un téléviseur couleur à télécommande, le premier de la cité ouvrière, alors pourquoi s'embarrasserait-il d'une radio mutique quand il lui suffisait d'appuyer sur un boîtier à ultrasons pour disposer de l'image et du son ?

Mes parents avaient retrouvé le chemin de la négociation. Ils avaient renoncé à faire un nouvel enfant mais lancé un programme d'investissement domestique, jugé moins aventureux par Mireille. Mon père avait obtenu un nouveau téléviseur et, de son côté, ma mère avait exigé un lave-vaisselle et un robot ménager multifonctions. Il avait été question de pacifier les relations afin que je fasse mon retour à la maison. Je n'étais pas favorable à ce projet mais on ne me demanda pas mon avis. Et, comme je témoignai de peu d'enthousiasme, Maurice me céda le transistor refusé par mon père afin d'accompagner mon retour, qui serait aussi celui de ma solitude.

Ma joie fut de courte durée. Dans la cité ouvrière des Bastides, distante de trois cents mètres de l'usine, nous subissions plus encore les conséquences de l'hyperproductivité : j'avais beau agiter la molette sur toute la longueur de la bande, aucun son intelligible ne s'échappait du poste. Au mieux, je disposais d'un bruissement sourd et grave, sortes de variations telluriques nées du mouvement d'essuie-glace effectué par les poches de la coulée. Depuis la fenêtre de ma chambre, j'observais les éclairs rougeoyants, fulminants, qui s'échappaient des bouches de la *cathédrale*.

Je rapprochai le transistor de la fenêtre. Cela se jouait au millimètre: *Ici le fond... prrrreu... pshhiii... de la mine... pffiiiiououou... m'entendez cama... pshhiii...*

Une autre voix mâle se fit entendre, plus proche: *Vas-y... parle cama... pshhiii... tu es en direc... pshhiii l'antenne est... àààà... touâââ...*

La voix caverneuse reprit: *...en lut... pschhiii... zzzzz'occupons le fond... pschhiii ...demandons... prrrreu... soutien... pschhiii... pop... pschheuuu...*

Et puis, avant un nouveau silence, définitif cette fois: *Il est miiiiinuit cama... pchheuuu ... rade... joâââ... no... êêêl...*

C'était la radio de lutte des mineurs du bassin des Houillères des Cévennes, terrés à l'autre bout du département. Maurice m'en avait parlé. Ils émettaient clandestinement depuis le puits de Ladrecht, par cent mètres de fond. Leurs voix traversaient le noyau terrestre et rayonnaient jusqu'à l'Ardoise.

Les douze coups de minuit avaient sonné. Je quittai ma chambre pour me poster derrière la porte du salon, dans le noir, l'œil rivé au trou de la serrure. Le sapin était dans ma ligne de mire. Le Père Noël n'allait plus tarder. Je lui avais commandé une nouvelle antenne pour mon transistor, capable de dépasser la plus haute tour de la *cathédrale*.

Dans le salon, la guirlande délivrait sa lumière anémique. Une forme était affalée dans le canapé. C'était Claude, dont l'index était crispé sur la touche off de la télécommande.

Son front dégarni n'affichait pas une ride. De ses deux lèvres finement ourlées s'échappait un ronflement régulier.

Combien de temps suis-je resté ainsi, à genoux derrière la porte, à implorer mon père de rejoindre le lit conjugal ? Sa présence troublait le passage de la providence. Je l'avoue, j'ai prié (en fermant les yeux pour cacher ma honte). Lorsque je les rouvris, je vis un homme s'agiter au pied du sapin. Il était imberbe et chauve. Il portait la veste de survêtement de l'Olympique de l'Ardoise, jaune à fines rayures noires, offerte par le Comité d'établissement de l'usine...

Mon salut ne viendrait pas du ciel.

Le lendemain matin, je découvris un paquet rectangulaire, lourd et mochement emballé. C'était le Robert bleu. Sur la page de garde était tamponné : *La commission scolaire du Comité d'établissement d'Ugine Aciers souhaite qu'il te soit d'une grande utilité pour tes études.*

« L'année prochaine, tu auras le rouge, celui des noms propres », me dit Claude qui n'avait même pas pris la peine, en ce jour de fête, de quitter son survêt.

Lorsque Maurice se présenta aux Bastides pour le déjeuner de Noël, je lui fis part des voix que j'avais entendues dans la nuit. C'est Louise qui me répondit :

« Ne m'en parle pas, il passe son temps à écouter Radio Castagne (c'était le nom choisi par les mineurs), je n'ai plus accès à la salle de bains ! »

J'essayai de les entendre les nuits suivantes, sans y parvenir. Mes tentatives durèrent ce que dure la clandestinité. Jusqu'à ce que mon père ne fasse une nouvelle entrée fracassante dans ma chambre. Je compris en un éclair que l'âge d'or de la radio n'aurait plus cours ici. Et que, pour le raviver, il me faudrait retourner vivre chez Maurice et Louise.